

Études littéraires africaines

SYMINGTON (Micéala), MOULIN (Joanny) & BESSIÈRE (Jean), dir., *Actualité et inactualité de la notion de « postcolonial »*. Paris : Honoré Champion, coll. Colloques, congrès et conférences – Littérature comparée, n°18, 2013, 168 p. – ISBN 9782745323606



Fernanda Vilar

Number 36, 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1026376ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1026376ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vilar, F. (2013). Review of [SYMINGTON (Micéala), MOULIN (Joanny) & BESSIÈRE (Jean), dir., *Actualité et inactualité de la notion de « postcolonial »*. Paris : Honoré Champion, coll. Colloques, congrès et conférences – Littérature comparée, n°18, 2013, 168 p. – ISBN 9782745323606]. *Études littéraires africaines*, (36), 218–220. <https://doi.org/10.7202/1026376ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

de l'oralité et de la traduction. Tout en donnant vie à des personnages parfois très attachants (comme le grand monarque *sotho* Moshesh), le texte d'A. Ricard conceptualise l'écriture de l'Afrique.

Cet ouvrage permet de nuancer les affirmations qui, malheureusement, continuent à dominer un certain discours sur les littératures africaines – francophones en particulier – en contextualisant la production littéraire, en dénichant des auteurs oubliés par l'histoire littéraire, tel un Fily Dabo Sissoko, et, en somme, en montrant que le rapport aux langues, à leurs propres origines et aux contacts multiples a formé des individus exceptionnels qui ont permis le développement de la textualité en Afrique et l'affirmation identitaire basée sur des prises de position humanistes.

Même en limitant sa recherche à quelques zones particulières, A. Ricard ne peut évidemment pas tout dire. Parfois le lecteur est déçu par une promesse de développement qui n'aboutit pas (le cas de Sol Plaatje serait un bon exemple). De plus, dans les larges sections sur le *sesotho* en particulier, le récit manque de linéarité : des pistes sont lancées et reprises plus tard, alors qu'on revient continuellement sur certains protagonistes, comme Eugène Casalis ou Thomas Mofolo. Il ne s'agit pas d'un défaut à proprement parler : cela reflète plutôt la complexité de cet aspect de l'histoire de l'Afrique, trop souvent laissé aux oubliettes. La bibliographie, très riche, permet d'ailleurs au lecteur d'approfondir ses connaissances sur tel aspect qui le séduit particulièrement.

Cet ouvrage essentiel s'adresse donc à tous ceux qui se passionnent pour l'histoire de l'Afrique et de ses textes. Il est également destiné au lecteur des littératures africaines contemporaines, parce que celles-ci, dans une large mesure, sont le fruit de débats (implicites quelquefois) sur leur propre littéarité, qui ont eu lieu sur le continent depuis deux siècles.

■ Bernard DE MEYER

SYMINGTON (MICÉALA), MOULIN (JOANNY) & BESSIÈRE (JEAN), DIR., *ACTUALITÉ ET INACTUALITÉ DE LA NOTION DE « POST-COLONIAL »*. PARIS : HONORÉ CHAMPION, COLL. COLLOQUES, CONGRÈS ET CONFÉRENCES – LITTÉRATURE COMPARÉE, N°18, 2013, 168 P. – ISBN 9782745323606.

Le paradoxe qui caractérise le terme *postcolonial*, – dont le sens oscille entre asservissement et innovation –, est illustré dans le titre de cet ouvrage collectif. Les auteurs dressent un panorama de la question de la langue, du rôle de l'écrivain, des stratégies d'écriture

et ils se consacrent également à la question des frontières entre les disciplines.

L'histoire du terme nous est expliquée par Chantal Zabus. Elle croit que si l'on déleste le concept de son historicité, on ouvre le débat à d'autres disciplines, ce qui permet le croisement des théories qui, à leur tour, élargissent la discussion. La porosité des frontières entre les disciplines explique les raisons pour lesquelles on ne peut pas vraiment parler d'une crise du postcolonial : Micéala Symington est incisive sur ce point puisque, quand les divers champs de la connaissance entrent en résonnance, l'analyse des textes et des contextes s'enrichit et peut générer des pistes de lecture innovantes.

Un autre aspect du paradoxe postcolonial est celui qui touche au canon et à la langue. Il est discuté en profondeur par Florence D'Souza qui procède à un relevé systématique de la littérature indienne dans ses rapports au monde anglophone, tandis qu'Anthony Mangeon et Veronica Amadessi, de leur côté, explorent les liens entre francophonie et littérature-monde. Pour V. Amadessi, utiliser le terme *littérature-monde* est une façon d'effacer la frontière entre le français et la francophonie au moment où l'imaginaire n'est plus tenu de dire une nation par une langue. Par le biais de cette littérature, il serait possible d'affirmer une identité plurielle et une polyphonie expressive. À cet égard, A. Mangeon dit que la littérature-monde est une façon de repenser la fonction de la littérature, de réfléchir à la condition humaine et d'interpréter le monde. Le statut de l'universalité de l'écrivain, dont l'affirmation de l'identité passe forcément par le mélange et la synthèse d'un monde occidental contaminé par l'extra-occidental, et vice-versa, ne serait-ce pas justement ce que cette question du postcolonial met en jeu ?

La réponse pourrait se trouver dans l'article de David Waterman qui affirme qu'il convient de mesurer la crise du postcolonialisme à l'aune de la mondialisation. Il nous demande d'évaluer à nouveau ce qu'il y a eu de particulier dans la résistance coloniale et montre que cette démarche nous permettrait d'élargir le champ de réflexion à propos du contexte global. S'appuyant sur les études d'Edward Said, il voit dans la légitimation de la culture un moyen de repenser la mondialisation. C'est dans la culture que la mondialisation trouve des embranchements et se voit réfléchi. C'est dans la confrontation du global avec le particulier que l'on pourrait sortir de la paralysie de la pensée et faire naître cette pensée glissantienne de l'archipel, comme l'explique Joanny Moulin dans son article sur les Antilles.

L'article de Jean Bessière propose une lecture synthétique du postcolonial. Il reprend les arguments de Paul Gilroy pour montrer

que le postcolonial a été un moment précis de l'histoire qui a permis de comprendre et de lire autrement les littératures et le présent postcolonial et occidental. Le postcolonial, explique-t-il, ne peut pas être compris comme un lieu d'assimilation, d'oubli, de protestation ou de résistance, mais plutôt comme une manière de traiter et penser l'histoire. La littérature a la fonction de reformuler l'histoire racontée par le monde occidental et de la hisser à un niveau auto-réflexif. L'exemple extrême de cette littérature serait l'antillaise, où la fiction historique combinerait une critique du présent de l'Occident et des anciennes colonies.

Le livre montre la richesse du débat concernant la notion du postcolonial en tant qu'instrument de lecture d'un monde globalisé, hybride et constitué de frontières floues. La sensation que certains peuvent avoir d'assister à une crise serait due au fait de l'expansion de la discipline et de la proximité entre ce terme et d'autres. Toutefois, il conviendrait plutôt de parler d'une évolution et d'utiliser cette notion comme un outil efficace pour penser le contemporain.

■ Fernanda VILAR

VIEYRA (PAULIN SOUMANOU), *SEMBÈNE OUSMANE, CINÉASTE. PREMIÈRE PÉRIODE : 1962-1971* [1972]. PARIS : PRÉSENCE AFRICAINE, COLL. APPROCHES, 2012, 244 P. – ISBN 978-2-7087-0847-1 (RÉÉDITION).

Les propos de Paulin Soumanou Vieyra, l'un des premiers cinéastes africains, sont ceux d'un professionnel et d'un témoin de la naissance du cinéma africain. Ce Béninois-Dahoméen, de nationalité sénégalaise, a été le directeur de production de deux films de Sembène Ousmane. Aussi peut-il apprécier avec justesse la carrière de ce dernier. *Sembène Ousmane cinéaste*, témoignage sur la « Première période », se concentre sur un cycle de neuf ans : 1962-1971.

L'ouvrage s'organise en deux parties inégales, dont la première comporte trois chapitres. Le premier fait le point sur la bio-bibliographie de Sembène. Des détails évoqués prouvent la proximité des deux hommes ; l'auteur-témoin présente son ami, non sans une grande subjectivité qui se confirmera au fur et à mesure de la lecture, l'autorisant à porter un avis personnel sur l'œuvre (p. 80-81). Le chapitre 2 (« L'œuvre ») se focalise sur les six films de cette période : *Borom Sarret* (1962), *Niaye* (1964), *La Noire de...* (1966), *Mandat* (1968), *Taw* (1970) et *Emitai* (1971). Les réflexions de P.S. Vieyra s'attachent au déroulement des séquences, à l'enchaînement des scènes, aux erreurs autant qu'aux succès du